

Éric Buvelot

BALI, 50 ANS DE CHANGEMENTS

Entretiens avec Jean Couteau



ISBN 979-10-91328-85-2

© Éditions GOPE, 74930 Scientrier, mars 2021



www.gope-editions.fr

Relecture, correction : David Magliocco, Marie Armelle Terrien

Couverture : David Magliocco

Illustration : © grizper a.k.a nantachi (Shutterstock, Inc)

Illustrations intérieures : © Wayan Sadha

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
1 INTRODUCTION	9
1^{RE} PARTIE (KAMA)	
2 Amour, rencontres, relations amoureuses, mariage, condition féminine	21
3 Sexe, genre, sexualité, pratiques sexuelles	45
4 Désir, créativité, jeunesse, culture, modes de vie	63
5 Délinquance, criminalité, violence, marginalisation	89
2^E PARTIE (ARTA)	
6 Développement économique, prospérité, bouleversements structurels, castes	115
7 Accroissement de la richesse, investissements, spéculation, luxe	137
8 Classe moyenne, éducation, qualifications, niveau de vie	151
9 Pollution, surpopulation, surexploitation, chaos	175
3^E PARTIE (DHARMA)	
10 Ordre social, société, équilibre sociétal, droits des femmes	193
11 Morale, éthique, mœurs, tradition, religion	217
12 Niveau d'éducation, identité, langage, migrants	243
13 Rapport à l'extérieur, à l'autre, rôle de Bali, formation de l'identité	267
4^E PARTIE (MOKSA)	
14 Évolution et rôle de la religion, pression religieuse, commercialisation	289
15 Rapport à l'islam, attentats islamistes, rapport aux chrétiens, à l'Histoire et au temps	311
16 Rapport à l'Occident, hédonisme, athéisme et individualisme	343
17 Compréhension de soi, des changements, interprétation, construction mentale	363
18 BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE	381
19 REPÈRES CHRONOLOGIQUES	383

1 INTRODUCTION

Faire un livre avec Jean Couteau, alors que c'est plutôt un livre sur Jean Couteau qu'il aurait fallu faire ! Estimons-nous heureux cependant car c'est bien un privilège de l'avoir comme associé, compère et complice dans ce livre d'entretiens. Une vingtaine d'heures de discussion s'étalant sur plusieurs mois que nous avons menées et enregistrées sur un sujet qui nous préoccupe tous les deux depuis longtemps : Bali.

Au départ de cette histoire, une envie mutuelle de concrétiser dans un projet commun une relation ancienne et épisodique qui nous a fait nous rencontrer de nombreuses fois. Jean est à Bali depuis les années soixante-dix, moi depuis les années quatre-vingt-dix, à nous deux nous avons des décennies d'expérience de vie sur cette île qui fait rêver le monde entier depuis maintenant un siècle. Les années soixante-dix, c'est justement le début de la métamorphose de l'île, avec l'essor du tourisme et du développement économique de l'Indonésie. Ces cinquante dernières années, il y a eu à Bali plus de transformations qu'il ne s'en est produit auparavant pendant un millénaire ! Dire que personne n'en parle ne serait pas vrai. De nombreux spécialistes ont souvent acté ces bouleversements dans des études, publications ou articles de presse. Tous reconnaissent que Bali a subi une transformation radicale sous l'impulsion du développement, à l'égal d'Hawaï, de Tahiti ou de tout autre « paradis sur terre », surtout du point de vue anthropologique, le sujet étudié étant de fait un corps social extérieur que l'on observe généralement sur une période réduite. Notre démarche dans ce livre d'entretiens n'est pas de cette nature. Elle serait plutôt du côté sociohistorique. Avec cette particularité – certains seraient tentés de dire « ce défaut » – qui saute aux yeux : l'objet sociologique que nous décortiquons, nous en faisons partie ! Oui, et c'est justement là que réside notre force dans ce projet. Nous, éléments

d'origine extérieure, apportons une vision du dedans de cette société fantasmée à l'extérieur, mais aussi, désormais, de l'intérieur.

Nous avons retenu la forme du livre d'entretiens pour plusieurs raisons, dont celle de spontanéité. En effet, les changements qui bouleversent la vie balinaise sont pour certains exactement en train de se produire sous nos yeux et, sur quelques aspects, nous ne sommes même pas sûrs de bien les cerner dans leur totalité. Cette approche plus « reporter » que scientifique présente l'avantage de pouvoir poser des questions sans être en mesure de déjà donner des réponses définitives. Une méthode qu'il aurait été impossible d'appliquer dans une démarche plus classique de chercheur ou d'universitaire, et que nous avons voulu éviter, au moins dans la forme. Le langage parlé présente également l'avantage d'être facile à intégrer pour le lecteur. Cela permet d'ouvrir le livre à n'importe quel chapitre, voire à n'importe quelle page. Des sujets sont récurrents et reviennent donc inmanquablement au fil du dialogue : nous nous sommes efforcés de les aborder de façon différente à chaque fois, un souci reflété par la structure du livre, divisé en quatre parties présentant quatre angles de réflexion, comme je l'explique plus loin. Par ailleurs, le mode de la discussion produit des généralisations ou des emballements qui peuvent aller au-delà de la pensée de la personne qui parle. Par exemple, lorsque nous disons « les Balinais » au fil du dialogue, il peut s'agir en fait de différentes catégories de Balinais même si cela ressemble à une généralisation. Ce sont là les aléas de la discussion, qui introduit parfois de l'émotion et de la subjectivité. J'ajouterais qu'il y a une forme d'hommage à Jean et à son travail de toute une vie dans le choix du livre d'entretiens. D'une certaine façon, il est aussi au centre de ce livre, il en fait indéniablement partie, car Jean et Bali ne font qu'un. Les intellectuels balinais et indonésiens le savent et respectent Jean, sans parler de la sphère anglo-saxonne pour laquelle il représente une sommité sur le sujet. Les livres qu'il a sortis, les articles qu'il a écrits sur une base régulière sont essentiellement publiés dans ces deux langues, l'indonésien et l'anglais. Il n'y a guère que les Français qui le méconnaissent encore. Faire de Jean un autre sujet de ce livre faisait donc également partie de mon intention de départ. La formule des entretiens remplit cette fonction parfaitement et rend justice à son formidable travail sur Bali par la même occasion. Indonésiens et anglophones comprennent instantanément ce choix !

Bali, paradis à commercialiser dans un monde capitaliste, figée pour toujours dans ses clichés exotiques, à tel point que les Balinais eux-mêmes hésitent à questionner ce rôle dont ils se retrouvent prisonniers. Un déni de réalité que tout le monde a intérêt à entretenir, au bénéfice du développement structurel, de la croissance économique et de l'enrichissement personnel, à la fois par les Balinais, les autres Indonésiens qui en bénéficient et les visiteurs qui s'offrent leur portion de paradis. Une illusion collective et sciemment entretenue qui ne rend pas la tâche facile pour y voir clair. « Rien n'a changé » dit-on ! Bali et les Balinais seraient donc ainsi éternels, immuables ! D'ailleurs, les Balinais sont souvent les premiers à l'affirmer. *Bali, 50 ans de changements* a pour objectif de recenser toutes ces mutations sociologiques que beaucoup se refusent à voir. Comme dirait Jean : « Plus la modernité produit de changements, plus ces changements sont niés. » Ou alors, on s'en accommode, cherchant dans la tradition, dans la religion, des justifications qui expliqueraient que tout cela est dans l'ordre des choses. Bali est l'objet de mutations incessantes, auxquelles la population s'adapte apparemment avec intelligence et opportunisme, mais dans le discours sur Bali, tout le monde fait comme si rien ne changeait. En fait, il y a plusieurs discours sur Bali, celui des Balinais eux-mêmes, celui du tourisme, celui des gouvernements indonésien et balinais, celui des politiciens, celui des intellectuels, celui de la presse, mais tous véhiculent en commun l'idée que la culture de Bali est capable d'absorber les mutations et donc qu'elle ne change pas ou peu. Et dans une certaine mesure, cela est vrai. Contrairement aux autres « paradis sur terre » cités plus haut, Bali a vraisemblablement mieux résisté au rouleau compresseur du capitalisme et a moins perdu de son identité propre. Cette fameuse culture, qui a tant fasciné, qui fut étudiée par des savants, adulée par des artistes et des intellectuels du monde entier et qui fut à l'origine également du marketing touristique, est-elle le rempart qui protège les Balinais ? Probablement, oui, avec quelques aménagements, souvent préjudiciables d'ailleurs. Mais cette culture balinaise a-t-elle le même pouvoir d'attraction sur les visiteurs d'aujourd'hui ? Là, sans aucun doute, non. De notre côté, l'objet de ces discussions n'a jamais été d'épuiser un savoir sur l'histoire et la vie sociale ou culturelle de l'île, mais de souligner des aspects méconnus et ces évolutions que beaucoup se refusent à voir. Toutefois, de l'aveu même de Jean, il se peut qu'au gré du dialogue, nous nous placions

dans une tradition analytique bien occidentale, c'est-à-dire trop marxisée, et que nous mettions surtout l'accent sur les contradictions et conflits plutôt que sur l'harmonie chère aux Balinais. En tant qu'intervieweur, j'assume pleinement cette démarche ô combien journalistique que Jean s'efforce de recadrer au fur et à mesure de ses réponses. Si les traditions de l'harmonie peuvent aveugler, celles des contradictions peuvent imaginer des conflits là où il n'y en a pas. Reste que tout change à Bali, qu'on le veuille ou non. Avec l'occidentalisation, avec le droit individuel, avec l'autonomie de la personne, avec l'éducation, avec le tourisme, avec la consommation, avec le projet indonésien, des mutations sans précédent transforment la société et la culture balinaises d'année en année.

Nous tentons au cours de ces entretiens d'aborder toutes les facettes de ces transformations sociologiques sur les cinquante dernières années, la crise sanitaire du Covid-19 marquant inopinément la borne finale en 2020. J'ai divisé les thèmes que nous abordons en quatre parties principales, qui se décomposent selon les principes¹ commandant les quatre âges de la vie dans l'hindouisme : *kama*, *arta*, *dharma* et *moksa*. Plus qu'une vérité intrinsèque ou le reflet d'une quelconque pertinence religieuse qui collerait aux croyances balinaises, c'est plutôt d'une méthode d'édition qu'il s'agit. En effet, d'aucuns seraient bien en peine de nommer la religion de Bali comme purement hindoue ! Et pourtant, c'est bien là une des évolutions les plus troublantes de Bali, et invisible pour les profanes. D'une religion des ancêtres, teintée de reliquats indiens et passée par Java, le culte pratiqué aujourd'hui s'est indianisé et internationalisé, passant d'une religion villageoise à une religion planétaire. D'ailleurs, nombreux sont les hindous d'Inde qui n'y reconnaissent pas leur culte non plus ! Un bouleversement de plus, qui se double au final d'un paradoxe ! Nous avons donc sérié les thèmes abordés, en les classant dans ces quatre parties, et aussi la façon dont nous en parlons, selon le sens de ces quatre âges de la vie. Dans *Kama*, nous abordons les bouleversements sous l'angle de la jeunesse, du désir, de la passion, de la créativité, des forces de vie. Dans *Arta*, nous décrivons les mutations qui sont

¹ **Les quatre principes hindouistes** : il y a le *kama*, qui régit le désir. Il y a l'*arta*, le principe de la richesse. Il y a ensuite les notions de Bien, de sagesse, le *dharma*. Et enfin *moksa*, le principe de la disparition, pris ici au sens du néant, de la conception de l'univers.

liées à l'économie : les secteurs d'activité, la prospérité, l'argent, le foncier, les investissements, etc. Dans *Dharma*, nous réfléchissons sur la façon dont les notions liées à l'ordre, la morale, la loi, les bonnes manières, l'équilibre social, les bonnes mœurs, sont repensées aujourd'hui par rapport à la modernité. Enfin, dans *Moksa*, l'idée est d'aborder des sujets plus spirituels ou philosophiques du point de vue théorique, conceptuel, voire métaphysique, bref, et c'est aussi la dernière partie du livre, comment le développement et la modernité ont peut-être chamboulé la conception balinaise du monde et de l'univers.

Ce n'est toutefois pas la première fois que Bali change. Avant d'être ce paradis vendu aux touristes pour le plus grand bénéfice du développement économique indonésien et de subir tous les bouleversements induits par l'arrivée de la modernité, l'île et sa culture avaient déjà été passées à la moulinette révisionniste des colons hollandais. Ils sont les premiers, aidés, il est vrai, par une intelligentsia internationale, à avoir introduit cette notion de « paradis sur terre », vision rousseauiste et idéaliste d'une société harmonieuse sise en dehors du monde et du temps. Et pourtant... Bali était auparavant perçue dans la région comme une île de sortilèges et de créatures effrayantes, habitées de forces obscures qui angoissaient à l'avance quiconque devant s'y rendre. Une île de fiers guerriers prêts à se suicider collectivement plutôt que de capituler devant l'ennemi. Une île enfin qui fut l'un des centres du commerce des esclaves parmi les plus importants de l'océan Indien. Son nom, « Bali », a la même racine que « *balian* », qui veut dire shaman, sorcier, cet intermédiaire qui parle avec les forces de l'invisible. Nous voilà bien loin du paradis ! Il n'y a guère que dans la culture populaire indonésienne que l'on garde encore en mémoire cette image effrayante de Bali, notamment dans certains films ou romans qui perpétuent la peur qu'engendrait cette île de sorciers qui représentait pour beaucoup plus l'enfer que le paradis. Toutefois, dans le discours moderne et officiel de la république d'Indonésie, ainsi que dans le discours des Balinais eux-mêmes, l'image du paradis sur terre a bien officiellement pris le relais !

Face à la modernité, Bali est une société qui affirme que rien ne change alors que tout a été bouleversé. Est-ce que ce déni de réalité est justement le moyen de passer à travers tous ces changements ? On est en droit de se poser cette question. Et se la poser, c'est aussi démontrer que l'on a confiance dans

les Balinais et leur capacité à s'adapter. Mais à quel prix ? Comme dit Tan-crède dans *Le guépard*, le roman de Giuseppe Tomasi di Lampedusa qui met en scène la Sicile pendant la période garibaldienne et qui fut admirablement adapté à l'écran par Luchino Visconti : « Ne faut-il pas que tout change pour que tout redevienne comme avant ? » Après tout, le postmodernisme et la déconstruction sont passés par là et ont appris aux Balinais à se débarrasser des figures tutélaires et à se « reconstruire » à leur façon. Il n'est pas dans notre démarche de faire la leçon. Il n'est pas non plus dans notre démarche de tomber dans une admiration béate, ce livre de discussion n'a pour seul but que de discuter des réalités, de l'intérieur et presque en temps réel. Ce n'est pas un ouvrage scientifique, mais il s'agit bien d'un travail de réflexion approfondie, presque en direct, au moment même où les mutations se produisent et qu'elles ne sont pas encore tout à fait identifiées clairement. Et ce travail n'avait pas été fait jusqu'alors, tout au moins d'une façon globale, tant l'idée que « rien ne change à Bali » imprègne constamment les mentalités. Nous nous sommes rendu compte que lorsqu'on veut décrire la grande complexité du Bali contemporain, sur la base d'une série d'entretiens, il nous a fallu ensuite faire appel à de nombreux éclairages pour la version écrite, d'où la foison de notes en bas de page qui parsèment ce livre. Ces notes, qui peuvent malheureusement ralentir ou saccader le rythme de lecture, sont toutefois nécessaires pour fonder l'objectivité de l'information donnée ou la compléter, dans une perspective historique ou tout simplement contemporaine.

La première fois que j'ai rencontré Jean, c'était fin 1996. Je m'étais installé à Bali depuis moins d'un an. Si étonnant que cela puisse paraître, au cœur de cette rencontre, il y a une motocyclette japonaise de collection que je possède encore un quart de siècle plus tard. Étant motard depuis toujours, j'ai eu certaines difficultés à rouler tous les jours à mobylette lors de mon arrivée à Bali. J'étais donc à la recherche d'un engin plus satisfaisant qui titillerait également mon intérêt pour les belles mécaniques. Un jour, par hasard, j'ai trouvé une Suzuki GT380 à vendre. Une machine trois cylindres, deux-temps, des années soixante-dix, qui me plaisait étant adolescent et que je n'avais jamais eu la chance de posséder. Je l'ai achetée à un type de Denpasar, un dénommé Andre. Il s'agissait d'un modèle de 1975, complet, en état correct. Le jour de la transaction, Andre et moi devisions de choses et d'autres comme cela se fait en Indonésie. Lorsqu'après m'avoir demandé

quel était mon métier, je lui ai répondu que j'étais un homme de plume, ne voilà-t-il pas qu'Andre veut m'emmener non loin de chez lui chez un autre écrivain français de ses relations ! En Indonésie, il est quelquefois difficile de refuser certaines invitations, même impromptues – après tout, j'étais là pour rapporter une moto, pas pour rencontrer un compatriote – mais, ni une, ni deux, me voici sur les talons d'Andre en direction de la maison de Jean.

À l'époque, il préparait un premier recueil de ses chroniques publiées chaque semaine dans le *Bali Post*, qui sortit bien plus tard sous le titre *Bali 2day Modernity*. Il m'avait parlé à cette occasion de son mentor indonésien, Usadi Wiryatnaya, ainsi que de son illustrateur, Wayan Sadha, avec qui il a travaillé de 1989 à 1990 à la revue *Archipelago*, puis au *Bali Post* de 1990 à 1994, collaborant pour la page « English Corner » de ce quotidien local. Une page qu'il a dirigée sous au moins vingt noms d'emprunt et qui a finalement été supprimée pour avoir laissé passer un de ses articles sur les « ancêtres de la Mecque dans la croyance balinaise », sujet sensible dans cette Indonésie si religieuse. Je rentraï donc chez moi avec une nouvelle motocyclette et un recueil photocopié de ses chroniques, avec pour mission de lui dire bientôt ce que j'en pensais. Après ces premiers échanges amicaux autour de son travail, nous nous sommes un peu perdus de vue. Jean et sa famille ont vécu quelques années en Australie et moi, je ne suis revenu à des activités journalistiques que bien des années plus tard, en tant que responsable d'édition de *La Gazette de Bali*. Dans ce cadre, j'ai d'abord écrit en 2005 un portrait de Jean le peignant comme un « aventurier des arts et lettres », afin de mieux le faire connaître des Français d'Indonésie. Contributeur d'autres journaux indonésiens comme *Gatra*, *Tempo* et, surtout, *Kompas*, Jean a également été le traducteur en *bahasa Indonesia*² de Jean-Paul Sartre et de Michel Foucault. À l'époque, il était déjà paradoxalement plus connu des Indonésiens que des Français. Et je ne parle pas ici des Français de France qui ne le connaissent malheureusement pas assez... Par la suite, je l'ai donc souvent interviewé sur des sujets liés à Bali ou lui ai plus simplement demandé d'écrire pour le journal lorsque son éclairage était nécessaire sur des faits d'actualité.

² *Bahasa Indonesia* : la langue indonésienne.

Enfin, il y a quelque chose d'autre qu'il faut savoir sur Jean et qui aidera à mieux comprendre la valeur de son travail en général et le sens de cet ouvrage en particulier. C'est un homme qui appartient à son époque, celle de sa jeunesse dans les années soixante et soixante-dix, avec ses idéaux de fraternité et cette soif de découverte des autres qui semble s'être tarie aujourd'hui dans notre monde de repli sur soi. Un repli identitaire auquel n'échappent pas les Balinais non plus, ce qui ne laisse pas d'inquiéter Jean pour l'avenir de Bali. Oui, Jean est fondamentalement resté fidèle aux valeurs humanistes de son époque. Des valeurs qui l'ont guidé toute sa vie dans son travail et qui président par ailleurs à la démarche de ce livre. Bien que diplômé, érudit et fort d'une vie entière passée à Bali, Jean s'est toujours posé d'égal à égal avec les gens qu'il a rencontrés et qui sont la source première de son savoir sur Bali. Jean n'aime rien tant que de s'asseoir dans un *warung*³ pour boire un café et papoter avec les villageois du coin. C'est ainsi qu'il a accumulé des pages et pages d'anecdotes et d'historiettes sur la culture balinaise de tous les jours. C'est également ainsi qu'il a pu sonder en profondeur la psyché locale et aussi les angoisses et incompréhensions qui ont germé suite aux changements rapides qui affectent l'île. L'anthropologue qui débarque et repart, guidé par les seules œillères de son angle d'investigation, ne découvrira jamais ce que Jean a percé patiemment de l'âme balinaise, tout simplement en discutant en balinais avec des Balinais autour d'une tasse de café. J'ai écrit une fois dans le *Jakarta Post*, dans un article publié à l'occasion de la sortie de son livre *Myth, Magic and Mystery in Bali*, que si quelqu'un pensait que Bali n'avait plus de secrets à révéler, il lui fallait lire un des livres de Jean. En effet, *Pak Kadek* – c'est son nom en balinais – n'a jamais cessé d'arpenter Bali, inlassablement, allant à la rencontre des princes comme des humbles, se perdant dans les villages reculés à la découverte du paysan et de son intimité quotidienne. Une tâche ardue s'il en est, dans laquelle peu d'observateurs étrangers de la culture balinaise ont réussi de façon convaincante. Les nombreux livres publiés en Occident sur Bali, sa population et sa culture, quoique passionnants et bien documentés pour certains, n'ont pas la force que revêtent les ouvrages à angle intimiste de Jean.

³ *Warung* : petit café-restaurant au bord de la route.

Car, comme il se plaît à le rappeler lui-même : « J'ai toujours cherché ce qui nous ressemble dans les différences avec l'autre. » Il y a dans ses récits des détails du quotidien et de la culture de Bali inconnus du public, mais aussi des « spécialistes ». Bref, vous l'avez compris, Jean est bien le meilleur intermédiaire qui soit quand il s'agit de décrypter les bouleversements opérant à Bali, il en est le témoin privilégié depuis... un demi-siècle !

Éric Buvelot